

potence royale, n'est plus au dire même de ces jouisseurs, "qu'une fête olympique continuelle, où toute une société de courtisans et de courtisanes, vivaient enchantés dans le cercle de l'étiquette, au milieu des statues et jeux d'eaux d'un jardin magique."

Ce qui est plus grave, écrit Paul de St-Victor dans "Hommes et Dieux" : entre toutes les époques de notre Histoire, le 17^e et la moitié du 18^e siècle, semblent consacrer à la volupté des sens ; elle l'enveloppe, le remplit, elle l'énerve, le suscite, elle imprime à la société le mouvement d'une élégante bachanales. Enfin il y a un moment, où le libertinage de "relations féeriques" devient véritablement satanique."

Ainsi donc toute la littérature du 17^e, s'incarna, s'inspira d'une Mythologie symbolique, de la Fable en action. Le "Merveilleux" s'écrie un enthousiaste : c'était le diapason auquel vibraient toutes les âmes assoiffées d'idéal. Sans merveilleux peu ou point de poésie lyrique." C'était le feu sacré dérobé aux Dieux-Muses de l'Olympe. "Tous ces versificateurs d'alcôves, rapportent les mémoires du temps, qui foisonnent partout, qui remplissent de leur présence factice : jardins antichambres, salons de grands palais d'alors ; ne savent exprimer, rendre leurs pensées, ni s'émouvoir, qu'à l'aide des réminiscences fabuleuses ou féeriques. Spirituels, ils le sont tous, ils ne sont que cela, en ce siècle 18^e, mûri, pourri, croulant sous ses propres débris : après nous le Déluge!"

A vrai dire le poète léger, à la mode et au goût esthétique de l'époque : "n'est pas (si nous analysons son œuvre) un homme, ni un auteur ; c'est une mémoire qui reedit l'écho, l'état général de la belle société. En un mot un sentiment superficiel fait les poètes. Pour ces beaux esprits remarque un auteur : faire de la littérature, ce n'est pas sentir, c'est embellir!"

Un siècle étant l'écho de l'autre, son prédécesseur : les 18^e et 19^e siècles, Voltaire, Rousseau eurent aussi,